

Récupération du 'genius loci' dans l'urbanisme arabe

Les nouveaux projets de villes sont basés sur une réinterprétation moderne des schémas urbains et constructifs de la ville arabe traditionnelle.

Amaya Herrero de Jáuregui

Dans la région du Golfe, l'on décèle une nouvelle tendance urbaine perceptible dans plusieurs projets récents. L'intérêt que prêtent petites et grandes entreprises à cette région s'est actuellement accentué avec la crise. La création de nouvelles villes et la rénovation de celles déjà existantes donnent lieu à une physiologie urbaine de la péninsule en développement constant, ce qui offre des opportunités de travail dans les secteurs de l'énergie, des infrastructures, de l'immobilier et de la construction. Une situation qui ne requiert pas seulement une excellente qualité technique, mais qui exige aussi une compréhension du territoire et de la société. Il est donc indispensable pour les entrepreneurs de connaître quelles sont les tendances émergentes et les facteurs conditionnant la région qui régissent aujourd'hui les grands projets du Golfe. Au-delà des fameux gratte-ciels de Doha ou des archipels de Dubaï l'on assiste à la réalisation de nouveaux projets de villes, dont les fondements sont basés sur un regard vers le passé, à travers une réinterprétation moderne des schémas urbanistiques et constructifs de la ville arabe traditionnelle.

Ce qui se passe aujourd'hui dans la région du Golfe en matière d'urbanisme sera très probablement exportable vers d'autres régions arabes dans un avenir proche, pour deux raisons. La première est la revendication identitaire du monde arabo-musulman, avec l'Arabie saoudite en tête en tant que gardien protecteur des villes saintes. D'un autre côté, les grands fonds d'investissement pour des projets en Afrique du Nord proviennent, pour la plupart, de l'Arabie saoudite, des Émirats arabes unis (EAU), du Qatar et du Koweït. Il en est ainsi en Égypte où l'Arabie saoudite est devenue, après la chute d'Hosni Moubarak, le premier investisseur avec 5,2 milliards de dollars pour l'industrie, les services et la construction, tandis que les EAU, le Qatar et le Koweït ont secondé la récupération du pays avec des investissements semblables dans d'autres secteurs, de la pétrochimie au tourisme. Au Maroc également, ces mêmes pays ont signé un accord en 2012 pour le développement des infrastructures, du tourisme, de l'immobilier et des énergies renouvelables avec un investissement de cinq milliards de dollars. En Tunisie, Algérie ou la Lybie, le Qatar est en tête des investissements après le *Printemps arabe*. On

peut donc supposer que ces investissements amèneront une certaine influence, en créant un mouvement de promoteurs, de techniciens et de créateurs qui pourront exporter au Maghreb les idées et les politiques urbaines qu'ils expérimentent aujourd'hui dans la région.

Actuellement, les pays du Golfe promeuvent, à travers leurs plans stratégiques, un nouvel urbanisme plus adapté et compétitif énergétiquement, consommant moins et qui soit producteur d'énergies alternatives au pétrole. L'on pourrait inclure ces défis dans un courant global, celui de l'urbanisme durable, si ce n'était parce qu'ils participent d'un cadre historique, géographique et culturel très particulier qui requiert des solutions qui lui sont propres pour la construction d'un modèle de développement.

Suite à l'exploitation du pétrole, ces 50 dernières années, le développement urbain dans la région s'est basé sur le modèle « américain » de ville, inadapté en tout point à ce territoire et dont les conséquences ont été néfastes, non seulement du fait du gaspillage d'espace et d'énergie, mais aussi du fait du changement qu'il a supposé vis-à-vis des pratiques sociales et culturelles du pays. La destruction systématique des anciennes villes, du patrimoine et la culture locale, menée au nom du progrès, suppose aujourd'hui une perte importante pour le développement social. Étant donné que la société locale, souvent minoritaire face à une pression migratoire importante, manque de mémoire historique et d'une identité collective du fait de cette perte, les plans stratégiques insistent aujourd'hui sur la récupération systématique du patrimoine historique local lorsque celui-ci a survécu aux grandes destructions du XX^{ème} siècle. Cette récupération du patrimoine tente ainsi de favoriser l'identification avec le lieu à travers l'histoire locale, dont témoigne l'architecture du passé.

Projets émergents

Ainsi donc, nous voyons deux grands vecteurs s'associer dans une même idée de développement : la technologie pour l'exploitation énergétique d'ordre global et la réappropriation historico-culturelle du lieu pour le développement social au niveau local. Cette dialectique glocalisée est donc la base de

cette tendance urbaine émergente que nous allons définir à l'aide des exemples du Masdar d'Abou Dabi, du Mushereib de Doha et du KA CARE près de Ryad.

Masdar, une nouvelle ville située à 17 kilomètres d'Abou Dabi, est conçue pour accueillir 50 000 personnes en 2015. Imaginée par Norman Foster, Masdar se veut une ville arabe contemporaine, basée sur les mêmes piliers de développement énoncés dans le plan stratégique de l'émirat « Vision Abou Dabi 2030 : diversification économique, durabilité environnementale et patrimoine culturel ». Ainsi donc, Masdar sera en principe une ville autonome et exportatrice d'énergie propre à travers Masdar Power, et un centre de recherche pour l'innovation en matière de durabilité à travers l'Université Internationale MIST (Masdar Institut of Science and Technology). Cependant, le succès de faire de Masdar une ville productrice d'énergie solaire n'est pas assuré si, comme que le signale Steve Caton (Rapport *New Arab Urbanism*, de la Harvard Kennedy School Middle East Initiative, 2010) les vents de sable et les hauts niveaux d'humidité de la région réduisent entre 30 % et 40 % l'efficacité des collecteurs, ce qui renchérit aussi sensiblement leur maintenance. Malgré tout, la ville est conçue suivant un modèle de ville arabe dont l'adaptation bioclimatique économise à son tour de l'énergie, en même temps qu'elle revendique une supposée architecture locale.

Le projet du Musheireb s'inclut dans le cadre des directives de développement du plan stratégique du pays « Qatar National Vision 2030 », que l'on peut résumer en trois points : diversification économique, développement durable et conservation de l'identité et la tradition du pays. Le plan général de Doha, « Doha 2030 », tente de même de refléter ces principes. Le principal but de ce projet est la réactivation du centre-ville à travers la densification, la piétonisation, l'amélioration des transports en commun et la récupération du patrimoine existant. Depuis 2008, il s'agit du projet le plus ambitieux de Doha. Il s'agit d'urbaniser 35 hectares situés près de la baie pour donner à nouveau un centre-ville à la ville et faciliter ses relations avec la mer. Le quartier de Musheireb tente d'harmoniser modernité et tradition d'un côté, et l'urbanisme durable et la grande construction de l'autre, et il veut accueillir 27 630 personnes en 2017. L'envergure de ce projet est telle qu'il reçoit un appui de l'État qui intervient en tant que client et superviseur à travers la société gouvernementale Dohaland, filiale de Musheireb Properties, compagnie Royale de l'État et subsidiaire de Qatar Foundation.

KA CARE (King Abdullah City for Atomic and Renewable Energy) est un projet pour une nouvelle ville, située près de Ryad, qui, comme Masdar, devra se fournir et exporter de l'énergie solaire et électrique, tentant ainsi de diversifier l'économie avec la production d'énergies alternatives. KA CARE, créée par Décret Royal le 17 avril 2010, présentera un périmètre de 60 kilomètres carrés pour une population de 80 000 habitants. Bien que le projet de la ville n'ait pas encore été choisi, la plupart des pro-

positions (Foster, Snohetta, Omrania, Koetter Kim, Bruce Mau, Gensler et Carlo Ratti, entre autres) sont basées sur une réinterprétation de la ville traditionnelle.

Caractéristiques communes

Ces trois projets marquent une nouvelle approche du territoire, plus respectueuse des conditions locales, aussi bien géographiques que climatiques. Cette adaptation au territoire constitue une prémisses fondamentale qui délimite les bases du projet, comme il en est à Musheireb dont les tracés initiaux sont basés sur le respect de l'ancien *wadi* ou cours d'eau. En concordance avec cette sensibilité vis-à-vis du territoire, l'orientation de la ville est une autre prémisses à prendre en considération au moment de concevoir le tracé des grands axes aussi bien pour optimiser la captation des vents que pour minimiser l'exposition solaire, comme c'est le cas à Masdar, à Musheireb et dans la plupart des projets présentés pour KA CARE. Ce principe ne doit pas seulement s'appliquer à la création urbaine mais aussi aux dimensions architectoniques et à des fins d'exploitation énergétique (énergie solaire, éolienne et eaux pluviales).

L'occupation du sol est densifiée dans les trois projets ainsi que la densité de population, afin de faire fonctionner la ville comme un seul corps, pour donner une meilleure réponse aux conditions climatiques. Suivant le même schéma de compacité des anciennes *kasbah*, ces villes repoussent plus facilement les masses d'air chaud, en même temps qu'elles favorisent le déplacement piétonnier grâce à une réduction du sol urbanisé, ainsi que des coûts économiques et écologiques.

Le tissu urbain est composé d'axes conçus à échelle humaine qui, grâce à leurs proportions, peuvent être partiellement parcourus alors même que l'étroitesse des rues ne procure pas une ombre naturelle. Le système spatial arborescent propre de la ville traditionnelle est récupéré, pour graduer la transition entre l'espace public et l'espace privé. Les culs-de-sac, caractéristiques de la ville traditionnelle, sont réactualisés afin d'offrir une plus grande autonomie aux zones résidentielles. Dans le cas de Musheireb et Masdar on veut aussi récupérer le sens du quartier à travers une distribution de services de proximité et de mosquées, qui garantira ainsi une certaine autosuffisance économique et sociale à chaque secteur. Cette volonté de construire une ville de quartiers, en s'inspirant de l'ancienne séparation tribale des villes arabes traditionnelles, est aussi appliquée dans les nouveaux projets directeurs de Jeddah et Ryad.

Tous les projets veulent octroyer une certaine centralité à l'opération, à travers de grandes places qui agissent en tant que pôles d'activités, étant donné que l'un des facteurs les plus déstabilisants de l'urbanisation de ces 50 dernières années a été la perte de centralité dans les villes modernes. La ville de l'automobile a ravagé le

caractère centralisateur des anciennes médinas, où la mosquée, le souk et le palais signalaient le cœur de la ville. L'exemple de Doha, où il s'agit maintenant de récupérer ce centre perdu avec l'opération du Musheireb, est très illustratif. C'est ce même objectif qui régit le récent projet de Bab Al Bahrain Urban Oasis, à Manama, qui prétend redonner vie à un ancien parking à ciel ouvert qui occupait le centre de la ville.

La récupération des systèmes traditionnels ne se limite pas aux schémas urbains, mais aussi à l'architecture. Ainsi donc, le modèle de maison patio, éliminé auparavant par le modèle de villa américaine et par les appartements, est récupéré dans les projets actuels, aussi bien pour les logements collectifs qu'individuels. Grâce à ses multiples avantages, tels l'aération, l'intimité et la sécurité domestique, la maison patio s'impose comme le nouveau paradigme de logement dans les projets récents, en s'intégrant à la perfection avec le modèle de ville compacte.

L'alliance entre technologie actuelle et solutions traditionnelles se cristallise dans la réutilisation d'éléments quasiment exclusifs du Golfe, le *malqafet* et le *badghir*. Le *malqaf*, ou tour des vents, est réinterprété dans le cas du Masdar, dans le but de procurer de l'air frais aux espaces publics, suivant le même schéma de l'ancienne tour domestique, mais en augmentant son échelle et sa capacité. Dans le projet du Musheireb l'on observe, par contre, la récupération des *badghir*, ou capteurs de vent, pour la ventilation des immeubles collectifs. Cette réutilisation d'éléments architectoniques perdus et presque symboliques du lieu, peut être considérée comme un clin d'œil identitaire qui révèle une nouvelle approche du territoire, non seulement depuis l'adaptation environnementale mais aussi depuis l'estime du *genius loci*, catégorie urbanistique renouvelée par l'urbaniste norvégien Norberg-Schulz. L'on peut aussi rattacher à cette nouvelle revalorisation du patrimoine local la récupération d'autres systèmes traditionnels, dont l'adéquation face au climat local et aux us sociaux favorisent leur actuelle utilisation, comme en est avec le nouvel épanouissement des *moucharabiehs* qui remplacent les grandes plaques vitrées, jusqu'ici considérées comme un symbole de modernité.

Interprétations

Cependant, ce répertoire de réinterprétations de la ville arabe traditionnelle doit être évalué avec précaution, puisque sa signification varie selon les cas. La notion même de ville arabe, en tant que concept monolithique, atemporel et unificateur d'une grande variété de productions urbaines de l'Atlantique jusqu'au Golfe, est aujourd'hui dénigrée par les historiens et les techniciens qui étudient le patrimoine dans les pays arabes. Quoi qu'il en soit, cette notion survit encore chez beaucoup de techniciens et créateurs, pour la plupart étrangers, extrapolant ainsi fréquemment des références

erronées de territoires très différents à l'intérieur du monde arabe. Ainsi, dans le projet de Masdar, les rues étroites abondent, ainsi que les patios à demi-fermés et d'innombrables fontaines d'eau qui ne feront qu'augmenter la sensation d'humidité. Il s'agit de solutions caractéristiques de certaines villes d'Afrique du Nord au climat sec et elles ne correspondent pas à celles qui étaient utilisées dans l'ancienne Abou Dabi, où l'on favorisait la circulation constante de l'air à travers des rues larges et une compacité lâche pour faire face à l'humidité environnementale qui atteint jusqu'à 80 % à certains moments de l'année. À la lumière des discours de promotion et des attentes de la population, parmi laquelle les cadres étrangers sont nombreux, on peut se demander si cette réinterprétation de la ville arabe des milles et une nuits ne serait pas plutôt préparée qu'accidentelle. Si comme l'affirme Mike Davis (*Fear and money in Dubai*, 2006), l'on cultive une certaine nostalgie coloniale dans la région, Masdar pourrait représenter un mirage de la ville orientale pour le cadre étranger, en actualisant les théories d'Edward Saïd dans son célèbre ouvrage *Orientalisme*.

Par contre, dans le cas du Musheireb, l'on observe un pari fort pour la récupération du patrimoine local et la conservation de certaines valeurs, afin de créer un véritable quartier centrique à Doha. Cependant, cette opération n'est pas programmée pour attirer la population étrangère mais, au contraire, la population d'origine locale. Selon les discours de promotion, dirigés principalement à la population qatarienne, et les messages prononcés par la cheikha, Mozah bint Nasser, cette opération veut harmoniser la modernité avec la tradition pour devenir un point de rencontre entre cultures, et non un mélange, dans le contexte de la culture arabe, la tradition et les croyances religieuses du pays, où la famille occupe le centre de la communauté. À travers certaines conditions formelles (piétonisation, densité, restauration du patrimoine existant, prolifération de mosquées, place d'oraison, installation de Majlis, le double patio des logements...) l'on offre donc un contexte favorisant les pratiques et les us sociaux de la communauté tels l'intimité domestique, la pratique religieuse, la réunion sociale traditionnelle et une certaine autonomie du quartier.

D'un autre côté, nous observons qu'au-delà des assimilations formelles de l'ancienne ville, qu'elles soient adéquates ou non pour le lieu, la nouvelle ville arabe est basée sur des invariables sociales héritées de la société traditionnelle telles que l'intimité domestique, la distribution tribale et la ségrégation de l'étranger. Mais l'on remarque deux différences importantes par rapport à la ville d'antan : l'absence de mélange social en raison de l'enrichissement général de la population locale et la notion d'espace libre, destiné à différencier et à ségréger dans la société traditionnelle, qui est aujourd'hui conçue comme un vase communiquant de flux et de mouvements plus en accord avec les valeurs contemporaines. ■